CHAPITRE II

On raconte que le prince de Condé dormit d'un profond sommeil la nuit qui précéda la journée de Rocroy; mais, d'abord, il était très-fatigué et, en second lieu, il avait déjà pris toutes les dispositions nécessaires et arrêté le plan de ce qu'il devait faire le lendemain matin.

Don Abbondio, au contraire, ne savait encore qu'une chose, c'est que le lendemain serait un jour de bataille; en conséquence il dépensa la plus grande partie de la nuit en pénibles délibérations. Ne tenir compte ni de la sommation inique ni des menaces, et passer outre à la célébration du mariage, c'était un parti qu'il ne voulut même pas s'arrêter à discuter. Faire à Renzo la confidence de ce qui était intervenu, et chercher avec lui quelque moyen... Dieu l'en préserve! « Gardez-vous bien d'ouvrir la bouche sur tout cela... autrement... hem »! lui avait dit l'un de ces bravi; et, le souvenir de ce *hem* lui retentissant dans la mémoire, don Abbondio non-seulement repoussa bien vite loin de lui l'idée d'enfreindre un tel ordre, mais il se repentait même d'en avoir jasé avec Perpetua. Fuir! mais où? et puis après? Que d'embarras et que de comptes à rendre! A chaque parti qu'il rejetait, le pauvre diable se retournait sur l'autre côté. L'expédient qui lui sembla le meilleur, ce fut de tâcher de gagner du temps en amusant Renzo avec de bonnes paroles. Il se souvint fort à propos qu'il ne manquait plus que peu de

jours pour arriver au temps prohibé pour les mariages; et si pendant ces quelques jours je puis arriver à endormir ce garçon, j'aurai ensuite deux mois devant moi; et, en deux mois, il peut arriver tant de choses! Il rumina ensuite dans sa tête les prétextes à pouvoir mettre en avant; et, bien qu'ils lui semblassent un peu légers, il allait toutefois se rassurant avec la pensée que son autorité aurait pu les faire passer comme étant de juste poids, et que sa vieille expérience lui donnerait de grands avantages sur un jeune homme inexpérimenté.

« Nous verrons, se disait-il à lui-même : lui, ne pense qu'à sa belle; mais moi, je pense à ma peau : le plus intéressé dans cette affaire, c'est moi; sans compter que je suis le plus avisé. Mon cher garçon, si ta démangeaison est grande, je ne sais qu'y faire; mais, quant à moi, je ne veux pas être le dindon de la farce. »

Son esprit s'étant ainsi à peu près arrêté à un parti, il put finalement prendre un peu de sommeil; mais quel sommeil! quels rêves! Bravi, don Rodrigo, Renzo, sentiers, rochers, fuites, poursuites, cris, mousquetades. Le premier moment du réveil à la suite d'un grand malheur ou lorsqu'on se trouve dans un grave embarras, est toujours un moment très-amer. L'esprit, à peine réveillé, s'en va vers les pensées habituelles de la vie tranquille précédente; mais le souvenir du nouvel état de choses se dresse aussitôt brutalement devant lui, et, de cette subite comparaison, il en ressort une douleur plus vive et plus poignante. Après avoir péniblement savouré ce moment, don Abbondio récapitula à la hâte ses projets de la nuit, s'y arrêta d'une manière plus décidée, les coordonna du mieux qu'il put, se leva, s'habilla et se mit à attendre Renzo tout à la fois avec crainte et avec impatience.

Lorenzo, ou plutôt, ainsi qu'on l'appelait communément, Renzo ne se fit pas longtemps attendre. A peine jugea-t-il que l'heure était venue où il pouvait sans indiscrétion se présenter chez le curé, il s'y rendit avec cette joyeuse hâte qui sied à un jeune homme de vingt ans qui doit en ce jour épouser celle qu'il aime. Resté orphelin dès son adolescence, il exerçait le métier de fileur de soie, héréditaire, pour ainsi dire, dans sa famille; métier assez lucratif autrefois, mais, à cette

époque, déjà tombé en décadence : non pas, toutefois, au point qu'un habile ouvrier n'en pût tirer de quoi vivre honnêtement. Le travail allait diminuant de jour en jour, mais l'émigration continuelle des ouvriers, attirés dans les États voisins par des promesses, des priviléges et de gros salaires, faisait qu'il n'en manquait pas encore à ceux qui restaient dans le pays. En outre de cela, Renzo possédait un petit coin de terre qu'il faisait cultiver, et qu'il cultivait lui-même dans la saison où il n'avait pas d'ouvrage à la filature; de sorte que, à tout prendre, pour un homme de sa condition, on pouvait le dire aisé. Et bien que cette année fût encore moins abondante que les précédentes, et que l'on commençât déjà à éprouver une véritable disette, néanmoins lui qui, depuis qu'il avait jeté ses vues sur Lucia, était devenu très-économe, se trouvait suffisamment pourvu de ressources et n'avait pas à courir après son pain.

Il se présenta devant don Abbondio en grande tenue, avec des plumes de diverses couleurs au chapeau, son poignard au beau manche dans la petite poche de ses braies, et avec un air de fête rehaussé d'une certaine crânerie très-commune en ce temps-là, même chez les hommes les plus paisibles. L'accueil réservé et mystérieux que lui fit don Abbondio contrasta singulièrement avec les manières joviales et décidées du jeune homme.

« Aurait-il quelque chose par la tête? » se demanda Renzo à lui-même; puis il dit : « Je viens, seigneur curé, pour savoir quelle est l'heure qui vous conviendra pour que nous nous trouvions à l'église.

— De quel jour voulez-vous parler?

— Comment, de quel jour? Vous ne vous souvenez donc pas que c'est aujourd'hui le jour fixé?

— Aujourd'hui? répliqua don Abbondio, comme s'il en entendait parler pour la première fois. Aujourd'hui... aujourd'hui... ayez patience, mais aujourd'hui je ne puis pas.

— Aujourd'hui vous ne pouvez pas! qu'est-il donc arrivé?

— D'abord, voyez-vous, je ne me sens pas du tout bien.

— J'en suis très-fâché; mais ce que vous aurez à faire demande si peu de temps et si peu de peine...

— Et puis, et puis, et puis...

— Et puis quoi, seigneur curé?

— Et puis il y a des difficultés.

— Des difficultés! quelles difficultés peut-il donc y avoir?

— Il faudrait être à notre place pour connaître tous les ennuis qu'il y a dans ces sortes de matières, tous les comptes qu'il nous faut en rendre. J'ai décidément trop bon cœur : moi, je ne pense jamais qu'à lever les obstacles, à tout aplanir, à faire les choses selon le bon plaisir des autres; et, pendant ce temps-là, je néglige mes devoirs; ce qui m'attire des reproches et pis encore.

— Mais, au nom du ciel, ne me tenez pas ainsi sur la corde, et dites-moi une bonne fois ce qu'il y a.

— Vous ne savez donc pas combien et combien de formalités sont nécessaires pour faire un mariage en règle.

— Il faut bien que j'en sache quelque chose, répondit Renzo qui commençait à se fâcher, car vous m'en avez déjà assez rompu la tête tous ces jours passés. Mais maintenant, est-ce que chaque chose n'est pas en ordre? est-ce qu'on n'a pas fait tout ce qui était à faire?

— Tout, tout... vous le croyez, vous; parce que, ayez patience, l'imbécile c'est moi qui néglige mon devoir pour ne pas faire languir les gens. Mais maintenant... enfin, je sais ce que je dis. Nous autres, pauvres curés, nous sommes placés entre l'enclume et le marteau : vous, vous êtes impatients: et, pauvre jeune homme, je le conçois, c'est bien naturel; d'un autre côté, les supérieurs... enfin, on ne peut pas tout dire : et, en fin de compte, c'est nous qui sommes les victimes.

— Mais, encore une fois, expliquez-vous : quelle est cette autre formalité qu'il faut remplir, comme vous dites? nous la remplirons séance tenante.

— Savez-vous combien il y a d'empêchements dirimants?

— Eh! que voulez-vous que je sache, moi, de vos empêchements?

— *Error, conditio, votum, cognatio, crimen, cultus disparitas, vis, ordo... Si sis affinis...*

— Est-ce que vous vous moquez de moi, par hasard? Que diable voulez-vous que je fasse, moi, de votre *latinorum?*

— Eh bien! si vous ne savez pas les choses, ayez patience et remettez-vous-en à qui les sait.

— Arrivons au fait!...

— Allons, mon cher Renzo, ne vous emportez pas. Je suis tout prêt à faire... tout ce qui dépend de moi. Moi, voyez-vous, je voudrais vous voir heureux ; car je ne vous veux que du bien, moi. Eh!... quand je pense que vous aviez une existence si tranquille! Qu'est-ce qui vous manquait? Faut-il qu'il vous soit venu le caprice de vous marier!...

— Que signifient de pareils discours, cher seigneur curé? interrompit brusquement Renzo, sur le visage duquel se peignaient à la fois la surprise et la colère.

— Oh! je dis cela, c'est pour dire; ayez patience, c'est pour dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que je voudrais vous voir heureux.

— Mais enfin, enfin...

— Enfin, mon cher enfant, dans tout ceci il n'y a rien de ma faute; la loi, ce n'est pas moi qui l'ai faite; et, avant de conclure un mariage, nous sommes positivement obligés de faire beaucoup, beaucoup de recherches pour bien nous assurer qu'il n'y a pas d'empêchements.

— Arriverez-vous au fait, et me direz-vous une fois quel est cet empêchement qui est survenu?

— Ayez patience, mon ami; ce ne sont pas là de ces choses à pouvoir ainsi expliquer sur le bout du doigt. Il n'en sera rien, je l'espère; mais il n'en est pas moins vrai que ces recherches, nous sommes obligés de les faire. Le texte est clair et formel : *Antequam matrimonium denunciet...*

— Je vous ai déjà dit que je ne veux pas de latin.

— Mais il faut pourtant bien que je vous explique...

— Mais ne les avez-vous pas déjà faites, ces recherches?

— Je ne les ai pas toutes faites comme je l'aurais dû, vous dis-je.

— Pourquoi ne les avez-vous pas faites en leur temps? Pourquoi me dire que tout était fini? Pourquoi attendre?

— Ah! voilà que vous me reprochez ma trop grande bonté. J'ai voulu abréger les choses pour vous obliger plus promptement; mais... mais maintenant il m'est survenu... enfin, je le sais, moi.

— Et que voudriez-vous que je fisse?

— Que vous prissiez patience pour quelques jours. Après tout, mon cher enfant, quelques jours ne sont pas l'éternité! Ayez donc patience.

— Combien de temps?

— Nous sommes à bon port, se dit à lui-même don Abbondio; et, d'un air plus affectueux que jamais : Allons, dit-il : dans quinze jours je tâcherai de faire...

— Quinze jours! en voilà bien une autre histoire! On a fait tout ce que vous avez voulu, on a fixé le jour, voici le jour arrivé; et maintenant vous venez me dire d'attendre quinze jours! Quinze!... reprit-il ensuite d'une voix plus élevée et plus colère, allongeant le bras et frappant l'air du poing; et qui sait quelle diablerie il aurait accolée avec ce *quinze*, si don Abbondio ne l'avait interrompu à temps en lui prenant l'autre main avec une douceur timide et empressée : Allons, allons! ne vous emportez pas, pour l'amour du ciel. Je verrai, j'essaierai si en une semaine...

— Et que vais-je dire à Lucia?

— Qu'il y a eu une bévue de ma part.

— Et les commérages du monde?

— Oh! rien ne vous empêchera de dire que c'est bien moi qui ai fait une sottise par mon trop d'empressement, par ma trop grande complaisance : vous pouvez jeter toute la faute sur moi. Puis-je parler mieux? Va pour une semaine.

— Et puis il n'y aura plus d'autre empêchement?

— Quand je vous dis...

— Eh bien! je vais me tenir tranquille pour une semaine; mais retenez bien ceci que, passé ce temps, je ne me paierai plus de belles paroles. En attendant, je vous présente mes respects. » Et, cela dit, il s'en alla en faisant à don Abbondio un salut moins profond que de coutume et en lui lançant un coup d'œil plus expressif que respectueux.

Arrivé ensuite dans la rue et s'acheminant à regret vers la maison de sa fiancée, au milieu de son dépit il repassait dans sa mémoire l'entretien qu'il venait d'avoir avec le curé, et il le trouvait toujours plus étrange. L'accueil froid et embarrassé de don Abbondio, sa conversation inquiète et entortillée, ses deux yeux gris qui, tandis qu'il parlait, s'échappaient toujours de côté et d'autre, comme s'ils avaient craint de se rencontrer avec les paroles qui lui sortaient de la bouche; cette affectation de faire comme s'il entendait parler pour la première fois de ce mariage déjà si expressément réglé d'un commun accord, et surtout cette insistance

à faire sans cesse allusion à quelque grande difficulté, sans jamais rien dire de clair ni d'explicite; toutes ces circonstances réunies donnaient à penser à Renzo qu'il pouvait bien y avoir là-dessous un tout autre mystère que celui que don Abbondio avait voulu lui laisser entrevoir. Le jeune homme s'arrêta un instant, incertain s'il n'allait pas revenir sur ses pas pour aller mettre le curé au pied du mur et le forcer à s'expliquer plus catégoriquement; mais, sur ces entrefaites, il leva les yeux et aperçut Perpetua qui marchait devant lui et entrait dans un petit potager peu distant du presbytère. Il l'appela au moment où elle ouvrait la porte, pressa le pas, la rejoignit, la retint sur le seuil et, dans le dessein de découvrir quelque chose de plus positif, il se mit à lier conversation avec elle.

« Bonjour, Perpetua : j'espérais qu'aujourd'hui nous nous serions réjouis tous ensemble.

— Eh! à la volonté de Dieu, mon pauvre Renzo...

— Obligez-moi donc d'un petit service : le seigneur curé m'a débité un tas de raisons auxquelles je n'ai rien pu comprendre : est-ce que vous ne pourriez pas mieux m'expliquer le motif pour lequel il ne peut ou ne veut pas nous marier aujourd'hui?

— Oh! pouvez-vous penser que je connaisse les secrets de mon maître?

— Je le disais bien, moi, qu'il devait y avoir un mystère là-dessous, pensa Renzo; et, pour le tirer au clair, il continua : Allons, ma bonne Perpetua, nous sommes des amis; dites-moi ce que vous savez, et tirez d'embarras un pauvre garçon.

— Triste chose que de naître pauvre, mon cher Renzo!

— C'est bien vrai, répondit celui-ci, se confirmant toujours davantage dans ses soupçons; et, tâchant de serrer la question de plus près : c'est bien vrai; mais sied-il bien aux prêtres de faire de la peine au pauvre monde?

— Écoutez, Renzo; je ne puis rien dire, parce que... je ne sais rien; mais ce que je puis vous certifier, c'est que mon maître ne veut faire tort ni à vous ni à personne, et que, dans tout cela, il n'y a rien de sa faute.

— A qui donc est la faute? demanda Renzo, en affectant un certain air distrait, mais le cœur en suspens et l'oreille attentive.

— Quand je vous dis que je ne sais rien... Oh! pour la défense de mon maître, je puis parler; car cela me fait mal, d'entendre qu'on l'accuse de vouloir faire de la peine à quelqu'un. Pauvre saint homme! s'il pèche, celui-là, c'est bien par trop de bonté. Ah! par exemple, je ne dis pas qu'il n'y ait pas dans ce monde des brigands, des despotes, des hommes sans crainte de Dieu...

— Des despotes! des brigands! pensa Renzo; il ne peut pas être là question des supérieurs. Allons, dit-il ensuite en dissimulant à grand'peine l'agitation qui le gagnait de plus en plus, allons, dites-moi qui c'est.

— Ah! vous voudriez me faire parler; et moi, je ne puis pas parler, parce que... je ne sais rien; et, quand je ne sais rien, c'est comme si j'avais juré de me taire. Vous pourriez bien me mettre à la torture, que vous ne me tireriez pas une parole de la bouche. Adieu; c'est du temps de perdu pour l'un comme pour l'autre. » Cela disant, elle entra à la hâte dans le potager et en referma la porte.

Renzo, lui ayant rendu son salut, rebroussa chemin en allant tout doucement, tout doucement pour que le bruit de ses pas ne donnât pas l'éveil à Perpetua de la direction qu'il prenait; mais, lorsqu'il fut hors de portée des oreilles de la bonne femme, il pressa le pas et, en un clin d'œil, il fut à la porte de don Abbondio. Il entra, courut droit à la petite salle où il l'avait laissé, l'y trouva et marcha sur lui d'un air décidé et les yeux rouges de colère.

« Eh! eh! qu'est-ce que cela signifie? dit don Abbondio.

— Quel est cet infâme despote, dit Renzo avec l'accent d'un homme qui est déterminé à vouloir obtenir une réponse catégorique, quel est cet infâme despote qui veut m'empêcher d'épouser Lucia?

— Qui? quoi? qu'est-ce? balbutia le pauvre homme pris au dépourvu, avec un visage devenu tout à coup blême et flasque comme un chiffon que l'on vient de sortir de la lessive. Puis, tout en balbutiant, il bondit de son fauteuil pour s'élancer vers la porte. Mais Renzo qui, sans doute, avait prévu le mouvement et se tenait sur ses gardes, s'y précipita avant lui, la ferma et en mit la clef dans sa poche.

— Ah! ah! parlerez-vous maintenant, seigneur curé? Tout le monde connaît mes affaires, excepté moi. Je veux les

connaître, moi aussi, jour de Dieu! Comment se nomme-t-il, ce brigand?

— Renzo! Renzo! par pitié, prenez garde à ce que vous faites; songez au salut de votre âme.

— Je songe que je veux le savoir de suite, sur l'heure. Et, ainsi disant, il porta, peut-être sans en avoir conscience, la main au manche du poignard qui sortait de sa poche.

— Miséricorde! s'écria don Abbondio d'une voix étranglée.

— Je veux le savoir.

— Qui donc vous a dit?...

—Assez, assez; plus de détours. Parlez clair et parlez vite.

— Vous voulez donc ma mort?

— Je veux savoir ce que j'ai le droit de savoir.

— Mais, si je parle, je suis un homme mort. Ma vie ne doit-elle pas m'être chère ?

— Eh bien! alors, parlez.

Cet *eh bien! alors* fut prononcé avec une telle énergie, le visage de Renzo devint si menaçant que don Abbondio ne put même plus songer à la possibilité de lui désobéir.

— Me promettez-vous, me jurez-vous, dit-il, de n'en parler à personne, de ne jamais dire?...

— Je vous promets que je commets un excès, si vous ne me dites pas de suite, à l'instant le nom de ce misérable.

A cette nouvelle adjuration, don Abbondio, avec le visage et le regard de quelqu'un à qui l'arracheur de dents a déjà mis la tenaille dans la bouche, articula : » Don...

— Don? répéta Renzo, comme pour aider le patient à prononcer le reste; et il se tenait courbé, l'oreille penchée sur sa bouche, les bras tendus en arrière et les poings serrés.

— Don Rodrigo! proféra précipitamment le pauvre torturé, en ne faisant presque qu'une seule de ces quelques syllabes et en glissant sur les consonnes, partie à cause de son grand trouble, et partie parce que, en appliquant le peu de liberté d'esprit qui lui restait à chercher, si elle était possible, une transaction entre ses deux frayeurs, il semblait vouloir escamoter et faire disparaître le mot fatal à l'instant même où il était contraint de le laisser sortir de sa bouche.

— Ah chien! hurla Renzo. Et comment a-t-il fait? Que vous a-t-il dit pour?...

— Comment, n'est-ce pas? Comment? répondit d'une voix presque indignée don Abbondio qui, après le grand sacrifice qu'il venait de consommer, se sentait, en quelque sorte, devenu le créancier de Renzo : Comment, n'est-ce pas? J'aurais bien voulu vous y voir, comme je m'y suis vu moi-même, moi qui n'y entre pour rien; et bien certainement il ne vous serait pas resté tant de lubies par la tête. Et ici, il se mit à dépeindre avec des couleurs terribles l'affreuse rencontre; et, à mesure qu'il parlait, s'apercevant de plus en plus qu'une grande colère lui montait qui jusqu'alors était demeurée latente et enveloppée dans la peur; et voyant, d'autre part, que Renzo demi-furieux, demi-confus restait immobile, la tête baissée, il continua plus bravement : Vous avez fait là une belle action! Vous m'avez rendu un beau service! Jouer un pareil tour à un galant homme, à votre curé, dans sa propre maison! dans un lieu consacré! Vous avez fait là une belle affaire! Et cela, pour m'arracher de la bouche mon malheur et le vôtre! ce que je voulais vous cacher par prudence et pour votre bien! Et, maintenant que vous le savez.... je voudrais bien voir que vous me fissiez!... Pour l'amour de Dieu! il n'y a pas à badiner : il ne s'agit pas ici de tort ou de raison; il s'agit de force. Et lorsque ce matin je vous donnais un bon conseil... eh! eh! tout de suite en fureur! J'avais de la prudence, moi, pour moi et pour vous; mais comment faire avec des têtes exaltées comme la vôtre? Ouvrez au moins; donnez-moi la clef.

— Je puis avoir eu tort, répondit Renzo d'une voix plus humble envers don Abbondio, mais dans laquelle perçait sa rage contre l'ennemi qu'il venait de découvrir; je puis avoir eu tort; mais mettez-vous la main sur la conscience et demandez-vous si, à ma place... »

Tout en parlant ainsi, il avait sorti la clef de sa poche et il allait ouvrir. Don Abbondio le suivit et, pendant que Renzo tournait la clef dans la serrure, il se mit tout près de lui et, avec un regard sérieux et plein d'anxiété, lui levant devant les yeux les trois premiers doigts de la main droite, comme s'il avait voulu, à son tour, l'aider à répondre à ce qu'il allait lui demander : « Jurez au moins... lui dit-il.

— Je puis avoir eu tort; excusez-moi, répondit Renzo en ouvrant la porte et en se disposant à sortir.

— Jurez... répliqua don Abbondio en lui saisissant le bras d'une main tremblante.

— Je puis avoir eu tort, » répéta Renzo en se dégageant de cette étreinte; et il partit comme une flèche, coupant ainsi court à la discussion qui, à l'égal d'une dispute de littérature, de philosophie ou autre, aurait pu durer six siècles, attendu que chacune des deux parties ne faisait que répéter son propre argument.

« Perpetua, Perpetua, » s'écria don Abbondio, après avoir vainement rappelé le fugitif. Perpetua ne répondit pas, et don Abbondio ne savait plus où il en était.

Il est arrivé plus d'une fois à des personnages d'une bien autre importance que don Abbondio de se trouver dans des situations si difficiles, dans une si grande perplexité qu'ils n'avaient pas cru pouvoir recourir à un meilleur expédient, que de se mettre au lit avec la fièvre. Cet expédient, don Abbondio n'eut pas la peine de l'aller chercher : il vint s'offrir à lui tout naturellement. La frayeur du jour précédent, la nuit qu'il venait de passer dans une veille si pleine d'angoisses, la peur qu'il sortait à l'instant même d'éprouver, l'anxiété de ce que lui réservait l'avenir produisirent leur effet. Consterné, abasourdi, il se jeta sur son fauteuil, commença à ressentir quelques frissons, se regardait les ongles en soupirant et appelait de temps à autre d'une voix tremblante et irritée : Perpetua! Celle-ci arriva finalement portant un énorme chou sous le bras et avec un air tout tranquille, comme si de rien n'avait été. Je fais grâce au lecteur des lamentations, des condoléances, des accusations, des justifications, des : vous seule avez pu parler, et des : non, je n'ai rien dit; et de toutes les querelles, en un mot, de cette tumultueuse conversation. Nous dirons seulement que don Abbondio donna ordre à Perpetua de bien barricader la porte, de ne plus remettre les pieds dehors et, si quelqu'un venait à frapper, d'avoir à répondre de la fenêtre que le seigneur curé s'était mis au lit avec la fièvre. Il gravit ensuite lentement, péniblement l'escalier en répétant de trois marches en trois marches: me voilà dans de beaux draps! et il se mit tout de bon au lit où nous allons le laisser.

Cependant Renzo cheminait d'un pas rapide vers sa maison, sans parti pris sur ce qu'il allait faire, mais possédé d'une vague frénésie de commettre quelque étrange et terrible excès. Ceux qui se donnent l'odieux plaisir de provoquer, d'opprimer et de se rendre, d'une manière quelconque, nuisibles à leur prochain, sont coupables non-seulement du mal qu'ils font par eux-mêmes, mais aussi du désordre moral auquel ils entraînent les pauvres persécutés. Renzo était un jeune homme doux et paisible et ennemi du sang, un garçon franc, loyal et abhorrant toute trahison; mais, en ce moment, son cœur ne battait plus que pour le meurtre, son esprit n'était plus occupé qu'à méditer un guet-apens. Il aurait voulu courir chez don Rodrigo, le saisir à la gorge et,... mais il se souvenait que sa demeure était une sorte de forteresse, garnie de bravi au dedans, bien gardée au dehors; que les amis et les serviteurs bien connus étaient seuls admis à y entrer librement, sans être toisés de la tête aux pieds, qu'un pauvre petit artisan inconnu n'y pourrait mettre le pied sans être soumis à un minutieux examen, et que lui... lui surtout n'y serait peut-être que trop connu. Il songeait alors à aller prendre son mousquet, à se tapir derrière une haie et y attendre si jamais le hasard avait conduit cet homme à diriger ses pas tout seul de ce côté; et, s'abîmant avec une joie féroce dans cette malsaine contemplation, il se figurait entendre un bruit de pas, à ce bruit, lever doucement la tête, reconnaître le scélérat, épauler le mousquet, mettre l'homme en joue, lâcher la détente, le voir tomber, le voir agoniser, lui lancer une terrible malédiction et s'enfuir ensuite à toutes jambes pour s'aller mettre en sûreté de l'autre côté de la frontière. Et Lucia? A peine ce nom fut-il venu se mettre en travers de ces sombres hallucinations, que les meilleures et les plus douces pensées auxquelles l'esprit de Renzo était accoutumé y rentrèrent et s'y précipitèrent en foule. Il se souvint des dernières recommandations de ses parents, il se souvint de Dieu, de la Vierge et des Saints; il songea au bonheur qu'il avait tant de fois éprouvé de se sentir pur de tout crime, à l'horreur qu'il avait tant de fois ressentie à la nouvelle d'un assassinat; et il se dégagea de ce rêve, de ce cauchemar de sang avec épouvante, avec remords et, en même temps, avec une sorte de joie de n'avoir rien fait

autre chose que de rêver. Mais la pensée de Lucia, combien d'autres pensées n'entraînait-elle pas à sa suite! Tant d'espérances, tant de promesses, un avenir si longtemps caressé et si fermement tenu pour certain, et ce jour si ardemment soupiré! Et comment, avec quelles paroles apprendre à Lucia une semblable nouvelle? Et ensuite quel parti prendre? Comment parvenir à faire d'elle son épouse en dépit des persécutions de ce puissant débauché? Et, au milieu de tout cela, s'élevait à chaque instant dans son esprit, non pas précisément un soupçon formulé, mais quelque chose de vague, comme une ombre jalouse, qui le tourmentait. Cette persécution de don Rodrigo ne pouvait évidemment avoir d'autre mobile qu'une brutale passion qu'il ressentait pour Lucia. Et Lucia? qu'elle lui en eût jamais fourni le moindre prétexte, qu'elle lui eût jamais donné la moindre lueur d'espérance? C'était là une idée qui ne pouvait séjourner un seul instant dans l'esprit de Renzo. Mais en était-elle informée? Cet homme pouvait-il avoir conçu cette infâme passion sans qu'elle s'en fût aperçue? Aurait-il poussé les choses à un tel point avant de l'avoir tentée de quelque manière? Et Lucia ne lui en avait jamais dit un mot, à lui, son fiancé! En proie à ces méditations douloureuses, il passa devant sa propre maison, qui était située au milieu du village qu'il traversa, et se dirigea vers celle de Lucia, qui était à l'extrémité opposée. Cette maisonnette était séparée de la rue par une petite cour close de murs. Renzo, en entrant dans la cour, entendit un caquetage confus et persistant qui partait d'une chambre de l'étage supérieur. Il comprit que ce ne pouvaient être que des amies et des commères du voisinage venues pour faire cortége à Lucia; et il ne voulut pas se montrer au milieu de cette joyeuse réunion, bouleversé comme il était et porteur d'une semblable nouvelle. Une petite fille qui se trouvait dans la cour accourut au-devant de lui en criant : « Le marié! le marié!

— Chut! Bettina, tais-toi! lui dit Renzo. Viens ici et écoute-moi : monte chez Lucia, tire-la à part et dis lui tout bas à l'oreille... mais que personne ne l'entende ni ne s'en doute, vois-tu,..... dis-lui que j'ai à lui parler, que je l'attends dans la salle du rez-de-chaussée, et qu'elle vienne sur le champ. »

La petite fille monta, en courant, l'escalier, bien joyeuse et toute fière d'avoir une mission secrète à remplir.

Lucia sortait, en ce moment même, toute parée des mains de sa mère. Les amies se disputaient la mariée et lui faisaient presque violence pour qu'elle se laissât admirer; et elle allait s'escrimant avec cette modestie un peu rustique des paysannes, se faisait de son coude bouclier au visage qu'elle penchait sur sa poitrine, et fronçait ses longs et noirs sourcils, tandis que sa bouche s'ouvrait à un sourire. Ses noirs et abondants cheveux, que partageait au-dessus du front une raie blanche et déliée, s'enroulaient derrière la tête en plusieurs tours de tresses, fixés par de longues épingles d'argent régulièrement disposées en éventail, presque comme les rayons d'une brillante auréole. Cette manière de coiffure est encore en usage aujourd'hui chez les paysannes du Milanais. Elle avait autour du cou un collier de perles de grenat alternées avec des boutons d'or à filigrane : elle portait un magnifique corset de brocart à ramages, avec les manches séparées et nouées autour de l'épaule par de beaux rubans; une jupe courte en bourre de soie, montée à petits plis très-serrés; des bas de soie rouge, et deux petites pantoufles également de soie, enrichies de broderies. Indépendamment de tous ces atours qui constituaient la toilette exceptionnelle du jour des noces, Lucia avait sa parure ordinaire, celle d'une modeste beauté rehaussée, en ce jour, et rendue encore plus attrayante par les doux sentiments qui se peignaient sur ses traits : une joie tempérée par un léger trouble, et cette suave tristesse qui apparaît à tout instant sur le visage des mariées et qui, loin d'en gâter la beauté, lui imprime un cachet tout particulier.

La petite Bettina se faufila parmi les femmes qui entouraient Lucia, s'approcha de celle-ci, lui fit adroitement comprendre qu'elle avait quelque chose à lui dire et lui glissa son petit mot à l'oreille. « Je vais un instant et je reviens, » dit Lucia à ses amies, et elle descendit en toute hâte. En voyant le visage bouleversé de Renzo, sa contenance agitée : « Qu'y a-t-il? lui dit-elle, saisie d'un vague pressentiment de terreur.

— Lucia! répondit Renzo : pour aujourd'hui tout est à vau-l'eau, et Dieu sait quand nous pourrons être mari et femme,

— Quoi? » dit Lucia toute troublée. Renzo lui raconta succinctement l'histoire de cette matinée ; elle écoutait avec une mortelle anxiété, et lorsqu'elle entendit prononcer le nom de don Rodrigo. « Ah! s'écria-t-elle en devenant toute rouge et tremblante, jusqu'à ce point!

— Vous saviez donc?... dit Renzo.

— Hélas! répondit Lucia, mais à ce point!

— Que saviez-vous?

— Oh! ne me faites pas parler, ne me faites pas pleurer. Je cours chercher ma mère et congédier les femmes : il nous faut être seuls. »

Tandis qu'elle s'en allait, Renzo murmura : « Et vous ne m'en avez jamais rien dit!

— Ah! Renzo! » répondit Lucia en se retournant un instant sans s'arrêter. Renzo comprit très-bien que son nom prononcé en ce moment par Lucia, et avec un tel accent, voulait dire : Si je me suis tue, pouvez-vous douter que ce ne soit pour des motifs légitimes et purs?

En attendant, la bonne Agnese (ainsi s'appelait la mère de Lucia) dont les soupçons et la curiosité avaient été mis en éveil par le petit mot à l'oreille et par la subite disparition de sa fille, était descendue pour voir ce qui se passait de nouveau. Lucia la laissa avec Renzo, retourna auprès des femmes réunies là-haut et, s'efforçant de donner à son visage et à sa voix la meilleure expression possible, elle leur dit : « Le seigneur curé est malade et, pour aujourd'hui, on ne pourra rien faire. » Cela dit, elle les salua sans beaucoup de cérémonies, et redescendit.

Les femmes défilèrent l'une après l'autre et se répandirent deçà et delà, racontant l'événement et allant vérifier si don Abbondio était réellement malade. La vérité du fait coupa court à toutes les conjectures qui déjà commençaient à poindre dans leurs cervelles, et à se faire jour dans leurs entretiens par des propos tronqués et mystérieux.

CHAPITRE III

Lucia entra dans la salle du rez-de-chaussée pendant que Renzo, en proie à une vive agitation, était en train de mettre Agnese au courant des événements : celle-ci l'écoutait avec une agitation non moins vive. Tous deux se tournèrent vers celle qui devait en savoir plus long qu'eux, et dont ils attendaient un éclaircissement qui ne pouvait être que douloureux : tous deux laissant percer à travers leur douleur, avec l'amour différent que chacun d'eux portait à Lucia, un courroux également différent de ce qu'elle eût pu leur cacher quelque chose, et surtout une chose de cette importance. Agnese, bien qu'impatiente d'entendre les révélations de sa fille, ne put s'empêcher de lui adresser un reproche : « Ne rien dire à ta mère d'une chose semblable!

— Oh! je vais maintenant tout vous dire, répondit Lucia en s'essuyant les yeux avec son tablier.

— Parle, parle! Parlez, parlez! s'écrièrent à la fois la mère et le fiancé.

— Bonne Sainte Vierge! s'exclama Lucia. Qui aurait jamais cru que les choses en viendraient à ce point! » Et, d'une voix entrecoupée par les sanglots, elle raconta comme quoi, peu de jours auparavant, tandis qu'elle revenait de la filature, et qu'elle s'était trouvée un peu en arrière de ses compagnes, don Rodrigo, ayant passé devant elle accompagné d'un autre seigneur, avait essayé de l'entretenir par des propos, disait-elle, pas honnêtes; mais qu'elle, sans l'écou-